
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 6 (1978)

DOI: 10.11588/fr.1978.0.49234

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ment une thèse de l'Université de Sarrebrück, a été conçu dans le cadre d'un séminaire d'études de cette université portant sur le sujet général et toujours d'actualité: »Les Allemands et la Révolution française«. Il apporte une contribution importante à ce thème et précise l'influence de la Révolution française sur l'histoire de la l'Allemagne. Le choix de la personnalité de Kant apparaît comme particulièrement heureux dans ce domaine si l'on pense à la résonance que trouva sa philosophie à l'époque, si l'on considère son comportement à l'égard de la Révolution française comme exemplaire, comme celui même des Allemands éclairés.

Pour traiter son sujet, l'auteur s'est proposé d'analyser quatre questions essentielles:

1. Le concept qui est à la base de la réaction des Allemands à l'égard de la Révolution française.
2. Le développement éventuel de ce concept afin d'établir l'impulsion donnée par la Révolution à ce développement.
3. L'origine de ce concept en vue de différencier l'influence de la Révolution française des autres causes.
4. L'origine et le développement des théories mises en valeur par la Révolution française pour pouvoir les comparer avec l'évolution idéologique du monde allemand.

Cette méthode permet à P. B. de suivre le cheminement de la pensée kantienne, de l'affiner et de la préciser. Le personnage de Kant, l'homme lui-même, reste dans un arrière-plan flou dans cet ouvrage relatif à l'histoire des idées.

Marcelle ADLER-BRESSE (†), Paris

Richard COBB, *Paris and its Provinces 1792–1802*, London (Oxford University Press) 1975, 279 p.

Il se trouve que l'un des plus grands historiens de la Révolution Française – oui, de ce fief, de ce domaine réservé, de ce champ de gloire de l'histoire de France qu'est la Révolution Française – est un anglais, Richard Cobb. Un Waterloo pour nos troupes. Cette supériorité, il commença de l'affirmer au temps où il faisait ses premières armes sous la direction de celui qui fut le grand maître de la génération d'historiens de la Révolution qui succéda à celles de Mathiez, Georges Lefèvre. Sa thèse sur »les armées révolutionnaires« fit sensation. Et puis tant d'autres ouvrages. Et puis ses cours parmi lesquels celui qu'il professa, il y a quelques années, au Collège de France. Enfin, ce »Paris and its Provinces 1792–1802«, où l'on trouve ce qui fait toute l'originalité et le prix de son oeuvre: d'abord le choix d'un certain sujet dont l'importance crève la vue, mais auquel nul ne semble avoir pensé; et puis la nouveauté de la documentation, faite entièrement de pièces d'archives, toutes inconnues et généralement singulières, étonnantes, rares, déterrées par Cobb dans l'immensité de ces fonds révolutionnaires encore inexplorés, au dépouillement desquels il occupe chaque année ses séjours en France; enfin, dernière originalité, peut-être la plus grande,

un certain ton, une manière joyeuse et familière de mener son propos qui procure au lecteur étonnement et plaisir, comme il en serait d'un voyage plein de rencontres inattendues, de joies imprévues, mais aussi de dangers – de ces dangers qui donnent tout leur prix à la vie et à l'histoire, de ces dangers dont Cobb est particulièrement curieux, comme je le suis moi-même: d'où vient peut-être que le vieux nationaliste que je suis pardonne à cet anglais d'avoir planté le drapeau britannique sur l'une de nos plus belles terres. Ne faisons-nous pas tous les deux partie d'une même internationale criminelle? Un peu frères de la côte. Simon complices ou associés, du moins menant des aventures parallèles, en attendant de tenter peut-être un jour ensemble quelque gros coup, une histoire du crime par exemple dans laquelle je voudrais bien l'entraîner. Assez semblables, au total, à quelques-uns des personnages hauts en couleur et peu recommandables dont les exploits sont précisément racontés dans ce livre.

Non que les criminels en soient le sujet principal. Ils sont seulement, parmi beaucoup d'autres, les acteurs privilégiés d'une histoire bien plus complexe, bien plus subtile, bien plus nouvelle que cette histoire du crime dont on connaît à l'avance les thèmes essentiels, la mythologie, la chanson. Il s'agit pour Cobb de décrire les relations qui s'établissent, de 1792 à 1802, entre Paris et la province, proche ou lointaine, depuis la zone de forêts qui entoure la capitale jusqu'au Massif Central, jusqu'aux frontières du Nord et du Rhin, au long des routes, des fleuves et finalement de la Seine qui rassemble le tout et qui l'achemine au coeur même de Paris. Les relations? Non pas celles dont s'occupe l'histoire habituelle, démographique, économique et sociale, occupée à décrire et plus encore à mesurer les migrations des travailleurs, le transport des produits, le cheminement des idées et surtout des idées révolutionnaires, mobiles comme des épidémies. Mais au-delà de cette histoire fortement charpentée, aux lignes bien tracées et relativement immobile, même lorsqu'elle décrit ou croit décrire le changement, une tout autre histoire, celle du fugitif, de l'insaisissable et dans tous les sens du mot insaisissable: au sens matériel de ce qui se trouve à la fois partout et nulle part, de ce qui surgit toujours au lieu et au moment où on l'attend le moins; au sens aussi de ce qu'on n'est pas très bien sûr de comprendre, d'interpréter, comme il en serait d'une enquête policière dont, malgré les dossiers accumulés, les principaux acteurs et leurs mobiles échapperaient et dont à tout moment le fil casserait. Cet insaisissable, c'est ce qui naît d'imprévisible et pourtant de prévisible, de comique ou de terrible, c'est ce qui résulte de ce va et vient, de ces rencontres de hasard ou savamment combinées, machinées, qui se produisent entre ces gens de toutes conditions, de toutes sortes, que les événements de l'histoire révolutionnaire ou les nécessités de leur travail dispersent sur les routes, dans les voitures publiques ou dans ces coches d'eau qu'affectionnent les séducteurs, désireux de profiter des longues heures de voyage pour arriver à leurs fins. Travailleurs, marchands, soldats, déserteurs, aristocrates qui se cachent, prostituées, bandits de grands chemins, prêtres déguisés: entre ces gens que rien ne rassemble, si ce n'est le hasard de la route, se nouent des relations momentanées ou durables dont Cobb excelle à démontrer, à démonter ce qu'elles ont d'invraisemblable et pourtant de banal, de fortuit, d'accidentel et pourtant de nécessaire, d'inattendu et cependant de facile à prévoir. Des ren-

contres et dans des lieux précis où il apparaît, après coup, que bien évidemment c'est là que le choc devait se produire, que les choses devaient se passer: un carrefour qu'on ne peut éviter; une auberge où il faut passer la nuit; un cabaret perdu dans les bois, un pont, une route qui se fait plus étroite, un canal qui oblige le coche d'eau de faire des manoeuvres, une pente plus forte et que les voyageurs, descendant de voiture, montent à pied pour économiser la peine des chevaux – hasard par lequel Balzac explique la rencontre de Vautrin et de Lucien de Rubempré. En somme toute une histoire et aussi toute une géographie, ou plutôt un topographie de l'insaisissable, de l'impondérable, du mouvant, du changeant pour laquelle – comme le montre cet exemple de Balzac – quelques grandes oeuvres romanesques ont lancé à l'histoire un défi, proposé à l'histoire un modèle, que bien peu d'historiens ont compris mais dont la leçon apparaît à tout moment chez Cobb. Ne cite-t-il pas en exergue de son livre un beau texte du «6 octobre» de Jules Romains, de ces «Hommes de Bonne Volonté» qui sont un peu le manifeste de cet insaisissable parisien? Non, le thème criminel n'est pas le thème principal de ce livre.

Cependant, connaissant l'oeuvre de Cobb et connaissant ses intérêts que je partage et connaissant aussi les rapports multiples qui existent entre l'histoire parisienne et l'histoire criminelle à toute époque et plus particulièrement à l'époque révolutionnaire (encore une fois, voyez Balzac), on devine que, dans cet insaisissable que décrit «Paris and its Provinces», les milieux criminels occupent une place de choix. Entre les grandes fresques qui se succèdent dans ce livre, on peut hésiter. On peut préférer la montée à Paris et ses mille et une aventures: celle du voyageur qui se fait assassiner par un compagnon de voyage; celle du séducteur, du bellâtre parisien qui se fait berné par la jeune paysanne, par la pucelle du Morvan qu'il croyait séduire; celles des officiers chargés de transporter des fonds et qui les détournent à leur profit. On peut choisir la description de forêts et des bois qui entourent la capitale et avoir un faible pour les troupes de prostituées qui hantent le bois de Boulogne. Bien des historiens de Paris et qui croient tout savoir de Paris, mettront en premier l'analyse très neuve du rôle que joue la Seine, de cette frontière qu'elle trace entre deux contrées de la ville et pour des questions auxquelles habituellement, à moins d'être romancier, on ne pense pas: après un mauvais coup, le malfaiteur s'empresse de mettre la rivière entre lui et le lieu de son exploit, passant en toute hâte les ponts que les mouchards de la police surveillent d'ailleurs en permanence; et lisant ce paragraphe de Cobb, on pense à ce chapitre des «Misérables» intitulé «A chasse noire, meute muette», où Victor Hugo raconte comment Jean Valjean, dans sa fuite, essaye de passer le pont d'Austerlitz sans être vu par Javert. On peut hésiter. Je ne serai probablement pas le seul à accorder la préférence au passionnant chapitre sur la route du Nord et «la bande juive»: ce réseau de quatre vingt personnes qui sévissait entre la Seine et le Rhin, et que permit de découvrir, en 1797, la dénonciation, par une jeune juive, Dinah Jacob, de son honorable famille. Chapitre véritablement balzacien. Balzacien, il l'est par le sujet – l'insaisissable – et par cette manière de traiter l'insaisissable dont le modèle, et pour une histoire assez peu éloignée d'une des histoires que raconte Cobb, est «Une ténébreuse affaire». Balzacien, il l'est par

le document toujours choisi pour sa rareté et aussi pour le trait physique ou moral qu'il éclaire. Balzacien, il l'est sans doute aussi par un certain désordre de la composition que les mauvaises langues attribueront au génie britannique mais qu'admirent sans réserve les inconditionnels de »La Comédie Humaine«.

Louis CHEVALIER, Paris

Martyn LYONS, *France under the Directory*, Cambridge (University Press) 1975, in-8°, 259 p.

Depuis les frères Goncourt, le Directoire a mauvaise réputation dans l'historiographie française. La légende noire du régime fut forgée dès le Consulat pour exalter les réussites du nouveau régime. Certes nul ne peut nier les méfaits du brigandage, l'instabilité politique et les conséquences désastreuses du passage de l'inflation à la déflation. Mais ces échecs n'ont-ils pas dissimulé d'incontestables réussites qu'a su s'approprier le Consulat? La question valait d'être posée. Marcel Reinhard, Jacques Godechot et Jean Suratteau, en étudiant le Directoire sous un éclairage plus scientifique, ont mis en lumière quelques uns de ses apports positifs, sans en négliger les faiblesses.

Martyn Lyons, dans ce nouveau livre, n'a pas fait de recherches personnelles et ne prétend livrer aucune vue nouvelle, simplement il souhaite faire le point sur ce régime décrié. C'est donc un manuel à l'usage du public britannique qui nous est proposé. L'ouvrage comprend 16 chapitres et une excellente bibliographie (aucun titre allemand toutefois).

Cette histoire du Directoire refuse le plan chronologique pour présenter la société, l'éducation, la religion, la philosophie, les sciences, l'armée, l'administration, la politique extérieure et finir sur les coups d'Etat. On eût souhaité que fût plus nettement marquée l'importance du coup d'Etat de fructidor. Les thermidoriens pris de court par la mort de Louis XVII, n'avaient pu établir cette monarchie constitutionnelle dont ils rêvaient plus ou moins ouvertement. Faute d'un retour à la constitution de 1791 c'est une république collégiale qui fut établie. Son caractère provisoire sautait aux yeux. Il avait même fallu prendre des dispositions pour éviter une révision dans un sens monarchiste. La possibilité d'une restauration du pouvoir royal n'en resta pas moins très sérieuse jusqu'en fructidor. C'est l'échec de Pichegru (vaincu par Bonaparte par l'intermédiaire d'Augereau) qui ruina les espoirs des monarchistes modérés et déclencha une troisième terreur comparable à celles de septembre 1792 ou de 1793-1794.

Peut-être aurait-il fallu également souligner que le coup d'Etat de brumaire était au départ une simple opération parlementaire que le manque de sang-froid de Bonaparte transforma en coup de force militaire pour le plus grand profit du jeune général. Reste un exposé vivant et dans l'ensemble bien informé, qui, sans occuper une place de premier plan dans l'historiographie du Directoire, rendra de grands services.

Jean TULARD, Paris